

**Radiophonie Question IV, pp.420-424**

***Dominique Rudaz***

Je n'ai pas trouvé dans les *Ecrits* où Lacan parle explicitement d'une « seconde révolution copernicienne » concernant la découverte freudienne de l'inconscient. La partie qui me semble la plus proche en suivant la question de Robert Georgin est dans la *Chose Freudienne*, p.401 :

« (...) Une révolution de la connaissance à la mesure du nom de Copernic : entendez ; le lieu éternel de la découverte de Freud, si l'on peut dire que par elle le centre véritable de l'être humain n'est désormais plus au même endroit que lui assignait toute une tradition humaniste. »

Comme on a eu trois « non » de Lacan dans les trois premières questions, on peut s'en douter que même dans la quatrième question la réponse sera par la négative. Mais plutôt que d'être spectateur d'un duel « Lacan contre Georgin », ce dernier ayant péché ses questions des *Ecrits*, nous avons plutôt un duel « Lacan contre Lacan ». Car dans ce passage de 1955 il parle bien en effet d'une « révolution de la connaissance », de « lieu éternel », « centre véritable ». Voyons qu'est-ce qu'il en dit maintenant en 1970.

Dans les premiers paragraphes Lacan commence à faire ce que je pourrais appeler une opération de dégonflage du mot « révolution », de ce qu'il peut avoir d'intuitif et séduisant. Rappelons-nous que quand Lacan dit « le sens dévolu à notre époque », nous sommes juste après mai 68, tout le monde parle de « révolution ». Par exemple, à Vincennes, le 3 décembre 1969, un intervenant demande à Lacan : « Lacan, la psychanalyse est-elle révolutionnaire ? » « Voilà une bonne question ». C'est donc question pour Lacan dans un premier temps de dégonfler tout ce que de « espoirs », « inspiration », « d'idéal » est associé à ce mot « révolution ».

Après avoir renvoyé la « révolution copernicienne » au texte de Freud (texte de 1917), Lacan précise que « seule la coupure structurelle peut séparer l'imaginaire comme « super-structure » ». « Super-structure » est en référence à Marx : chez ce dernier la structure (l'infra-structure dans ses œuvres) désigne ce qui est relatif à la production : conditions, forces, et rapports de production, c.à.d. de la manière dont les classes sociales sont organisées en vertu de leur *place* dans la production. C'est l'infra-structure qui permet et produit la super-structure, désignée par l'ensemble des idées d'une société (institutions politiques, école, religion, philosophie, morale, et même, à la fin, la conscience de soi). Si l'infra-structure détermine la superstructure, cette dernière vise pour Marx à la conservation du mode de production déjà existant (infrastructure), un célèbre exemple étant la philosophie de Hegel, un mouvement des idées qui visent à maintenir l'ordre Bourgeois et de la production capitaliste.

L'enjeu de cette quatrième réponse me semble déjà présent dans ce premier paragraphe : faire une « coupure » une « séparation » entre ce qui relève de la super-structure, de l'imaginaire, du sens commun, de la compréhension précipitée de la « révolution », et ce qui relève de la structure, c.à.d. l'endroit où le changement à lieu et qui produit des effets, des nouveaux modes de production : si révolution il y a, c'est au niveau de la structure, donc du discours, qu'on doit la repérer pour Lacan. Il l'a déjà dit à la fin de la première question : « c'est que l'effet qui se propage (... est le) déplacement du discours (... sans lequel) les convulsions de l'histoire restent énigme, comme les mois de mai dont se déroutent ceux qui s'emploient à les rendre serfs d'un *sens* » (p.407). Donc ce n'est pas au niveau d'un changement de sens, voir de signification, qu'il y a révolution, mais c'est au niveau des permutations des places dans le discours, qui, comme Lacan le répète, est sans parole. Il le dit clairement à la p.424 : « Que seule la structure soit propice à l'émergence du réel d'où se promeuve neuve révolution ».

La plupart de ce qui va suivre dans cette quatrième question vise à cerner, dans différents domaines et moments historiques, ce qui relève de la super-structure et ce qui touche à la structure du discours. On verra qu'après être passé par le domaine de la physique, de la philosophie de Kant, de la Révolution Française, de Marx, ce qui *in fine* est visé par Lacan, est rien de moins que le « discours de Freud ».

Dans le deuxième paragraphe, Lacan utilise le mot révolution non pas au sens *figuré* (ce qui serait, intuitivement, lié au changement), mais en tant que la révolution des planètes qui tournent en rond, qui reviennent à la même place. C'est en effet fort ironique ! Comme Lacan a dit aux étudiants à Vincennes : « Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaires c'est un maître. Vous l'aurez » SXVII, annexes.

« Qu'y a-t-il de révolutionnaire dans le recentrement autour du soleil du monde solaire ? » : on remplace un centre pour un autre, du géocentrisme, à l'héliocentrisme : le sens, la signification peuvent changer, de *géo* à *hélio*, mais la structure *mono-centrique* reste la même.

Lacan se réfère ensuite à son séminaire de *l'Envers*, notamment au discours du maître qu'il est en train d'élaborer. Je vais lire toute la phrase qui est assez compliquée : « A entendre ce que j'articule cette année d'un DM, on trouvera que celui-ci y clôt fort bien la révolution qu'il écrit à partir du réel : si la visée de *l'épistème* est bien le transfert du savoir de l'esclave au maître, - ceci au contraire du passez-muscade impayable dont Hegel voudrait dans le savoir absolu résorber leur antinomie, la figure du soleil est là digne d'imager le signifiant-maître qui demeure inchangé à mesure même de son recel ».

Avançons un pas après l'autre. « (...) y clôt fort bien la révolution » me semble pointer au fait que même si la science a amené un changement, c'est le soleil maintenant à être au centre, le DM s'arrange « fort bien » à mettre au pouvoir le Roi-Soleil (*cfr.* Paragraphe suivant), le S1 monarchique restant inchangé de place, comme le peuple du reste.

« (...) la révolution qu'il écrit à partir du réel ». Si le réel se définit de l'impossible, nous devons néanmoins être attentifs dans quel discours, dans quel lien social on se trouve : le réel, l'impossible, n'est pas le même pour chaque discours. Ici nous sommes dans le DM : son impossible est *gouverner*. Je vous lis un passage de *l'Envers* où Lacan me semble décrire d'une façon assez claire l'impossibilité propre au DM, c'est pp.202-203 : « Dans le DM, par

exemple, il est en effet impossible qu'il y ait un maître qui fasse marcher son monde. Faire travailler les gens est encore plus fatiguant que de travailler soi-même, si l'on devait le faire *vraiment*. Le maître ne le fait jamais. Il fait un signe, le signifiant-maître, tout le monde cavale. C'est cela dont il faut partir, qui est en effet tout à fait impossible. C'est touchable tous les jours ». Par exemple, le Roi-Soleil, il monte au trône avant son cinquième anniversaire, on ne peut pas dire qu'il « gouvernait vraiment », (c'est sa mère et le cardinal Mazarin qui s'occupaient des affaires du Pays), néanmoins il occupe déjà la place du maître : je dirais qu'il a même le *physique du rôle*, car la vérité du maître, est d'être châtré (\$) (Cfr. « Le maître châtré », *Envers*).

Une dernière précision : ce n'est pas parce que gouverner (ou enseigner, faire désirer et analyser) est impossible, c.à.d. impossible à démontrer cette articulation symbolique comme vrai, qu'il n'y a pas des effets, notamment ici d'hégémonie et de pouvoir. Pour les personnes intéressées, vous pouvez vous référer à la dernière leçon de *l'Envers*, que Miller intitule « Le pouvoir des impossibles ».

Continuons : « si la visée de *l'épistème* est bien le transfert du savoir de l'esclave au maître (...) la figure du soleil est là digne d'imager le signifiant-maître qui demeure inchangé à mesure même de son recel ». Ce n'est pas anodin que Lacan utilise le mot Grec, car Platon notamment utilise ce terme comme synonyme de *tekhne* pour désigner un art de faire ou d'agir méthodiquement : c'est par exemple le savoir-faire de l'artisan qui travaille pour le maître : dans ce discours le savoir est du côté du travailleur, de l'autre, l'esclave.

Ce « transfert » se réfère à un déplacement du discours, les termes permutent. Le savoir de l'esclave *vire* à la place qui occupait le maître, ça devient le savoir-maître qu'on transmet à l'université, un savoir de maître transmissible aux étudiants. Comme Lacan dit dans *l'Envers*, p.21 : « La fonction de *l'épistème* en tant que spécifiée comme savoir transmissible, reportez-vous aux dialogues de Platon, est, tout entière, empruntée toujours aux techniques artisanales, c.à.d. serves. Ce dont il s'agit, c'est d'en extraire l'essence pour que ce savoir devienne savoir de maître ».

Néanmoins, même si on parle à l'université notamment de « savoir objectif », le maître ne s'est pas évaporé pour autant, c'est juste plus difficile à repérer car il passe au-dessous : « le signifiant-maître qui demeure inchangé à mesure même de son recel » : la vérité du DU étant qu'il est au service du maître, notamment comme dans les Polytechniques en Suisse aujourd'hui où presque tous les fonds de recherche sont donnés par des entreprises : un savoir au service du maître manager.

Juste un petit mot sur la parenthèse que Lacan fait dans ce paragraphe sur Hegel : « ceci au contraire du passez-muscade impayable dont Hegel voudrait dans le savoir absolu résorber leur antinomie (du maître et de l'esclave) ». Chez Hegel, pour faire court, le savoir absolu serait la réalisation du réel à la fin de l'histoire. C'est un *happy ending* : le réel, l'impossible, s'évaporerait à la fin de l'histoire, toute antinomie (maître esclave, mais aussi enseignant étudiant, femme homme, analyste analysant) étant résorbée dans la grande machine dialectique. C'est un rêve de philosophe<sup>1</sup>.

Le paragraphe suivant me semble maintenant assez clair : « ça tourne rond », on remplace un centre pour un autre.

---

<sup>1</sup> Lacan y a cru un moment, voir par exemple l'évaporation de la hâte, la précipitation, l'hésitation, etc. à la fin du temps logique.

Ensuite, le paragraphe « De ce que les ascendants contrariés... » est très alambiqué : il décrit le passage de la sphère des fixes, donc le géocentrisme, à l'héliocentrisme, avec ce qui en résulte de changement au niveau des ascendants (astrologiques). Mais il me semble aussi jouer sur le mot « ascendant » qui se réfère aussi aux Anciens. La forme (rare !) du subjonctif imparfait du verbe garder, exprime un souhait de ce qui aurait pu être gardé de la façon dont les Anciens se repéraient par rapport à la voûte céleste, mais qui a été perdu suite aux avancés scientifiques. Selon Lacan, les Anciens étaient à même de diviser, de faire une distinction entre savoir et vérité : on y reviendra plus en détail lors de la question VI entre savoir et vérité.

Dans l'Antiquité on faisait encore une distinction entre le monde sublunaire séparé du monde d'en haut : dans le premier on avait des *re-pères* en suivant le ciel, le jeu de lumière et d'ombre (d'où le néologisme de photo-centrisme) on pouvait faire des calculs, utiliser un savoir pour prédire par exemple le changement des saisons, etc., alors que dans le monde en haut se trouvait le lieu divin de la vérité, et il ne fallait pas trop le toucher. C'est peut-être dans ce contexte que Lacan nous parle de cette distinction.

Juste en passant, vous pouvez aussi vous référer à l'intervention d'EL dans QE *Fake News*, où il parle de l'importance de laisser libre la place de la vérité : c'est peut-être la seule chose qu'il faut savoir.

Après avoir dégonflé les espoirs et ce qu'il y a de séduisant dans le mot « révolution », Lacan reprend Freud, *Une difficulté en psychanalyse*, de 1917 : dans ce texte Freud décrit trois blessures narcissiques majeurs chez l'être humain : la blessure cosmologique (celle de Copernic), celle biologique (Darwin) et celle psychologique : 1) nos pulsions sexuelles ne peuvent pas être complètement apprivoisées et 2) les processus mentaux sont inconscients et peuvent rejoindre le moi et être sous son contrôle seulement à travers des perceptions incomplètes et pas dignes de confiance. Le moi n'est pas le maître de sa propre maison.

Donc premièrement, si les pulsions sexuelles, écrites au pluriel dans le texte, ne peuvent pas être complètement apprivoisées, voir éduquées (c'est impossible), il faut renoncer à leur unification dans une « pulsion génitale ».

Deuxièmement, ce texte de Freud « abaisse la superbe » de tout ego- ou mono-centrisme.

Pourtant, en ayant lu ce texte, je me pose une question : en quoi consiste le vrai pas de Freud ? Autrement dit, on ne risquerait pas aussi chez Freud d'avoir « la destitution d'un centre au profit d'un autre » ? Voir notamment aujourd'hui une « psychologie des profondeurs » qui tourne autour du signifiant-maître « l'inconscient » ? Pour utiliser les termes de Lacan dans Radiophonie, en quoi y a-t-il déplacement de discours avec le pas freudien ? Est-ce que par exemple avec Freud on était déjà dans le DA ? Je laisse la question ouverte.

Pour ce qui concerne « l'unité » du champ de la psychologie, c'était un grand débat dès le début du 20<sup>ème</sup> siècle : vous pouvez vous référer par exemple à l'article de Canguilhem paru en 1958 qui se trouve dans le *Cahiers pour l'analyse* : pour Canguilhem la prétendue unité dans le champ de la psychologie est définie ainsi « L'unité de la psychologie est ici cherchée dans sa définition possible comme théorie *générale* de la *conduite*, synthèse de la psychologie expérimentale, de la psychologie clinique, de la psychanalyse, de la psychologie sociale et de l'ethnologie »<sup>2</sup>. Donc une théorie générale, unifiée, de la conduite (je rappelle juste que le texte de Canguilhem se termine avec l'image de la préfecture de police).

---

2 Alors que Lacan nous dit déjà que psychanalyse et ethnologie n'ont pas un champ commun, question II

Mais encore plus fondamentalement, le problème du champ de la psychologie selon Lacan est ce qu'elle suppose, sans le savoir : une topologie sphérique, où on a un intérieur et un extérieur bien démarqués (pensons par exemple au moi-peau d'Anzieu). Je retrouve cette topologie dans le discours courants, notamment avec les patients : « J'aimerais découvrir ce qu'il y a à l'intérieur de moi ».

Aussi, la sphère, comme le cercle, a un centre bien défini : on reste dans la « superbe » du « monocentrisme ». La topologie dont se sert Lacan n'a pas une démarcation si nette entre intérieur et extérieur (bande de Möbius, cross-cap, bouteille de Klein) et elle est beaucoup moins intuitive, voire imaginaire, que la sphère. Par exemple, il n'est pas du tout intuitif, instantané, qu'une bande de Möbius a une seule surface, et un seul bord : il faut le temps... de la parcourir, le temps pour comprendre, ça ne peut pas être instantané.

Maintenant Lacan, après avoir rendu à Freud sa révolution copernicienne (il corrige GeorGIN en disant au départ que ça vient de Freud et pas de lui), il va maintenant la reprendre à son compte, en faisant dans les paragraphes suivants un *roller-coaster* d'érudition scientifique sur une période de plus de 400 ans, de Copernic jusqu'à la physique quantique. Je souligne juste que le « fait métaphore appropriée *au-delà* de ce dont Freud la commente », ce *au-delà* me semble déjà anticiper la bombe qu'il va relâcher à la page 429 concernant le discours de Freud.

Donc l'héliocentrisme, dit Lacan, n'était pas le premier des problèmes de Copernic et de la postérité. Le grand problème, plus difficile à repérer, du fait qu'il *tombe un peu à côté* de ce que l'héliocentrisme semble avoir d'extraordinaire ; ce grand problème est de se dépêtrer du mouvement rotatoire qui engendre le cercle, la forme parfaite, et aller vers la trajectoire elliptique. Ce n'est pas juste Lacan qui avance ça, il y a notamment Koyré, dont Lacan nous fait la grâce de le citer à la page 422, qui amène cette réticence, répugnance pour les savants du XVI et XVII siècle, du passage du cercle à l'ellipse<sup>3</sup>.

Cette conception elliptique représente « l'effort d'une connaissance en voie de se repérer comme imaginaire » dit Lacan : cette « connaissance imaginaire » désigne l'aspect intuitif de se représenter l'orbite circulaire de la terre autour du soleil, ce dernier occupant le centre du cercle, la terre ayant une vitesse constante. C'est beaucoup moins intuitif de s'imaginer un mouvement elliptique de la planète et où le soleil n'occupe plus le centre (dans ce cas de l'ellipse), mais l'un des deux foyers, l'autre restant *inoccupé*. C'est quelque chose qu'on démontre, on ne peut pas y arriver par intuition. Aussi la vitesse de la terre n'est plus constante : c'est la phrase alambiquée sur la deuxième loi de Kepler, mais ce que Lacan tout uniment veut dire est que la terre accélère quand elle se rapproche du foyer occupé par le Soleil, et décélère quand elle en s'éloigne (ce qui reste constant est la vitesse aréolaire (la planète balaie des aires égales en des intervalles de temps égaux)).

Ensuite Lacan revient à Galilée : « Ici gît le pas de Galilée ». Alors, sans rentrer dans les détails, avec la loi d'inertie du mouvement démontrée par Galilée, on ne pouvait plus défendre scientifiquement le mouvement circulaire des planètes, cette loi implique un mouvement elliptique. Galilée cependant reste dans une conception aristotélicienne et ptoléméenne du mouvement circulaire : voici ce que Koyré en dit : « Tout le monde les connaît,

---

<sup>3</sup> Par exemple, Koyré, *Etudes d'histoire de la pensée scientifique*, « Attitude esthétique et pensée scientifique », pp.275-288

ces passages (où Galilée, dans le *Dialogue*, parle du mouvement circulaire), et personne ne peut les lire sans une espèce de malaise : tellement ils nous paraissent anti-galiléens ; nous ne pouvons pas admettre que Galilée ait sérieusement professé ces platitudes aristotéliennes, tellement contraires à l'esprit même de la science nouvelle, de sa science (...) Là où nous ne considérons le cercle que comme un cas spécial de l'ellipse, Galilée ne pouvait pas ne pas sentir que l'ellipse est un cercle déformé ; une forme dans laquelle l' « ordre parfait » a été troublé par l'intrusion de la rectilinéarité » (*Etudes d'histoire de la pensée scientifique*, p.283).

C'est dans ce contexte qu'on peut comprendre ce que Lacan dit du procès de Galilée : la bêtise de ceux qui ne voyaient pas que lui, Galilée, travaillait pour le pape. En effet, durant ce procès, Galilée se défendait en disant qu'il était un bon Chrétien : il ne porte pas des raisonnements sur la foi, et sépare bien le savoir profane du savoir touchant à la foi. Pour lui, d'un côté se trouvent les observations scientifiques, de l'autre les Saintes Écritures ; elles ne se mélangent pas.

Mais encore plus fondamentalement, en suivant le texte de Koyré, on peut avancer, comme Lacan, que non seulement il n'est pas contre la religion, mais il travaille pour elle, en préservant l' « ordre parfait » avec le lumineux maître au centre.

Le « tamiser d'une telle chute les canailles », me semble vouloir dire que de vouloir être le grand Autre de quelqu'un (Lacan définit ainsi la canaillerie dans *L'Envers*), vouloir être le grand Autre ça amène, dans un discours, à dire des bêtises. Par exemple, les psychanalystes américains qui veulent être les garants de la réalité, c.à.d. de *l'american way of life*, ça les amène, dans le champ psychanalytique, à faire et dire des bêtises (voir par exemple le moi autonome)<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> Cfr. Aussi : comme par exemple d'isoler le factice *il fait jour* des stoïciens : c'est une bêtise (cfr. *L'Envers*, p.68)

Je vous propose juste un court résumé des paragraphes qui vont suivre sur la loi de gravitation universelle et les champs physiques<sup>5</sup>, pour les personnes intéressées je pourrai vous envoyer le texte que j'avais préparé et qui traite ligne par ligne ces paragraphes.

Lacan me semble s'intéresser à la loi de gravitation universelle de Newton pour trois raisons : premièrement, dans les différents champs de la physique, la gravitation est un os, encore aujourd'hui les physiciens n'arrivent pas à former une théorie unifiée des champs physiques qui inclurait la gravitation : c'est un os qui empêche l'unification d'un champ et le « remontage d'un monde ».

---

5 Reprenons. Après Galilée et Kepler, Lacan passe à Newton : Isaac Newton dans son ouvrage de 1687, *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, écrit sa loi de gravitation universelle qui permet de démontrer les lois de Kepler. Dans « mais quel temps de comprendre doit-il encore s'écouler avant le moment de conclure » pourquoi Lacan utilise le temps logique ? Car Kepler, en amenant ses lois, il s'est basé sur les observations et mesures de la position des planètes faites par Tycho Brahe : c'est un instant de voir, les lois décrivant essentiellement ce qui est vu. Pourtant, Kepler était animiste, il attribuait au Soleil une âme motrice qui faisait tourner les autres planètes. Il a *fallu du temps*, de 1609 à 1687, pour que Newton conclut en écrivant au tableau la loi de gravitation universelle.

Pourquoi Lacan s'intéresse autant à la loi de gravitation universelle ? Parce que c'est un bon exemple d'une écriture, d'une formule à partir du réel.

Comment un corps peut-il être informé de l'action que l'autre exerce sur lui, et vice-versa ? Ces deux corps ne communiquent pas entre eux, il n'y a pas un médium, pourtant ça a des effets. Ceci n'est pas sans des similarités avec les discours écrits au tableau par Lacan, où dans chacun il y a son propre réel, son propre impossible, et ses propres effets, pour le meilleur et pour le pire.

Ainsi, dans une lettre de 1692 à Richard Bentley, Newton indique : « Que la gravité soit innée, inhérente et essentielle à la matière, en sorte qu'un corps puisse agir sur un autre à distance au travers du vide, sans médiation d'autre chose, par quoi et à travers quoi leur action et force puissent être communiquées de l'un à l'autre est pour moi une *absurdité* dont je crois qu'aucun homme, ayant la faculté de raisonner de façon compétente dans les matières philosophiques, puisse jamais se rendre coupable ».

Bref, c'est quelque chose qui fait « scandale » ! Et s'il n'y a plus la religion pour le censurer, comme dit Lacan, il y a la surdité de l'époque moderne, de « la conscience laïque ». En effet, la force de gravité est maintenant enseignée à l'école et tout le monde trouve qu'il n'y a rien de plus *naturel* que la chute d'un corps : ce scandale a été résorbé dans l'imaginaire commun (comme Lacan dit, p.423, « Il y a des formules qu'on n'imagine même pas. *Au moins pour un temps*, elles font assemblée avec le réel »).

Ensuite Lacan parle des champs de la physique : le champ a été introduit originairement en 1830 par Faraday, pour essayer d'expliquer la force gravitationnelle : néanmoins ça ne résolu pas le problème car le champ gravitationnel a notamment hérité de la propriété d'être instantanément modifié par le corps qui le crée (on a toujours le problème de l'instantané). Donc le champ gravitationnel fait problème. Mais ce que le champ, pour Lacan, met en valeur, est qu'il suppose qu'est écrit une formule dans le réel, c.à.d. il y a du savoir dans le réel (c'est le symbolique dans le Réel, ce que Véronique a présenté la dernière fois). Aussi il précise qu'il ne s'agit pas de l'impossible de la relation (les deux corps sont bien en relation), mais c'est de leur formule, de leur rapport dont il s'agit (comme il dit à la p.413 « il n'y a pas de *rapport* sexuel, sous-entendu : *formulable* dans la structure »).

Maxwell, avec ses équations, amène un champ plus consistant que celui gravitationnel : le champ électromagnétique. Le « la reconstitution d'un univers » me semble devoir être lu dans ce contexte : essayer de rétablir un champ, voir un nouveau Cosmos, après les bouleversements de l'entrée dans la science moderne avec le pas de Galilée.

Lacan précise que « le champ de gravitation (...) résiste à l'unification de ce champ, soit au remontage d'un monde » : je crois qu'il fait référence aux dernières avancées scientifiques de son temps, où (et encore aujourd'hui), il n'y a pas une théorie générale qui puisse unifier les différents champs de la physique, et si mes souvenirs sont bons, c'est surtout la gravitation qui pose le plus de problèmes pour cette unification (voir la gravitation quantique).

Après nous avons un paragraphe sur le LEM « Lunar Excursion Module », alunissant étant « se poser sur la lune ». Il fait référence à la formule de gravitation universelle de Newton et au discours universitaire (le savoir

Deuxièmement, cette loi est écrite à partir d'un impossible, donc d'un réel : l'impossible qu'un corps soit informés de l'action qu'un autre corps exerce sur lui, ceci instantanément et sans médium. C'est une formule qu'on écrit au tableau, qui décrit une action, le pouvoir, bien effectif, qu'un corps exerce sur un autre, mais sur fond d'impossible. Ça me semble avoir des résonances avec les discours écrits par Lacan au tableau (même si bien entendu Newton n'était pas structuraliste).

Troisièmement, et là me semble se résumer l'enjeu de ces paragraphes, Lacan, en référence à Newton, mais aussi aux autres avancés des sciences physiques, dit, p.423 au milieu : « Il y a des formules qu'on n'imagine pas. Au moins pour un temps, elles font assemblée avec le réel ». Cette phrase me semble très importantes, car elle pointe d'un côté à notre champ où

---

en position de maître). Je n'ai pas tout compris ce paragraphe (pourquoi « sans dépense » ? Peut-être c'est la force gravitationnelle de la lune qui attire le vaisseau sans dépense), mais il me semble qu'il est là pour dégonfler à nouveau toute idée de progrès par l'homme : le « cosmonaute » faisant en partie référence à l'objet a en position d'autre dans le DU, mais on pourrait le lire aussi comme un « a » privatif (on pense avancer, mais ça tourne rond), ou encore en référence à la Russie, car chez eux, à la différence des américains où on a les astronautes, il y a les cosmonautes.

Ce paragraphe me semble que pointer au fait que ce qui produit des effets, la possibilité pour l'homme de marcher sur la lune, est le discours, voir le déplacement de discours (du DM au DU).

La « rectification » se réfère à la théorie de la relativité générale d'Einstein (qui inclut la gravitation) et qui essaie de donner un modèle pour expliquer la gravitation : l'attraction gravitationnelle que l'on observe entre les masses est provoquée par une déformation de l'espace et du temps par ces masses.

Néanmoins, comme pointe Lacan, la théorie d'Einstein ne permet pas de résoudre le problème de l'instantané : la lumière, même si très rapide, nécessite toujours un temps de transmission.

Lacan propose que la rectification einsteinienne « décolle » de l'esthétique transcendantale de Kant, qui est l'étude des formes a priori de la sensibilité, à savoir l'espace et le temps. « Esthétique transcendantale » est le nom de la première partie de *La Critique de la raison pure*.

En générale, je pense que ce que Lacan veut pointer, ce sont des tentatives pour recréer un Cosmos unifié à partir de la modernité, des tentatives d'avoir une théorie, un champ général pour recréer un monde. En effet, si Lacan dit que la rectification einsteinienne décolle de Kant, à la page suivante, p.424, il dit que Kant essayait justement de « parer à la « cosmologie » newtonienne » : en termes lacaniens, ces avancées seraient des défenses contre le réel.

Le paragraphe sur la physique quantique : premièrement en physique « l'action », n'est pas du tout au sens courant, mais est défini comme un changement d'énergie dans un temps entre deux observations. (ça sert à caractériser l'état d'un système et son évolution). Le « quantum d'action » se réfère à un principe de la physique quantique : il n'existe pas de système physique présentant un changement inférieur à une constante  $h$  (appelée constante de Planck) entre deux observations : c'est une limite.

« Une butée plus courte qu'on ne s'y serait attendu » se réfère à la constante de Planck : en effet par rapport à d'autres constantes, comme celle gravitationnelle ( $G$ ), elle est extrêmement petite.

« l'effet d'acte qui se produit comme déchet d'une symbolisation correcte ». Pourquoi il parle de « déchet » ? Je crois qu'il se réfère à la constante, c'est une valeur complètement hors-sens découlant d'une formule, donc d'une symbolisation, c'est ce qui reste, le déchet, après une symbolisation correcte, c'est un os (d'une cure ?). Après une symbolisation correcte, nous avons un reste, inerte (c'est une constante) donc non dialectisable, et c'est totalement hors-sens : *c'est ça*.

Lacan reprend la célèbre phrase de Newton : « *Hypotheses non fingo* » « Je n'avance pas d'hypothèses » ou « Je ne feins pas d'hypothèses ». Pour Newton, il faut d'abord analyser les phénomènes, ensuite proposer en synthèse l'explication des phénomènes observés en rassemblant les propriétés analysées dans une perspective qui réincorpore l'unité. Ainsi, son *Hypotheses non fingo* ne signifie pas que toute hypothèse doit être rejetée, mais que doit l'être toute *spéculation* sans base dans les phénomènes observés.

Cette *Hypotheses non fingo* veut dire pour nous qu'il ne faut pas se baser sur l'intuition : par exemple notre clinique est très peu intuitive, d'où le temps qu'il faut et le travail pour devenir bon clinicien. Pensons aussi aux post-freudiens qui dans leur clinique associent ou se basent sur leur fantasme pour interpréter ce que *l'analysée* dit.

En effet, les formules de la physique quantiques on ne se les imagines pas : apparemment aux étudiants à l'université on conseille d'essayer de laisser à côté leur imagination, car elle va être un obstacle pour le bon



on s'efforce d'être *orienté par le réel* : comme Lacan termine cette question IV, p.431, « L'abord du réel est étroit. Et c'est de le hanter (mot très fort !), que la psychanalyse s'en profile ». Mais il nous met aussi en garde : « au moins pour un temps », ça veut dire qu'on doit tenir bon, ce réel pouvant être résorbé rapidement et à tout moment dans l'imaginaire du sens commun et du « j'ai tout compris ». La loi de Newton en est un bon exemple : le « scandale » (p.422) que cette formule impliquait lors de sa parution, a été rapidement « censuré » (*ibid*) : aujourd'hui on l'enseigne à l'école et plus personnes, sauf quelques-uns, ne semble s'étonner de la chute d'un corps par la force de gravitation.

Reprenons avec le texte, nous sommes vers la fin de la p.423 : « On voit que les sciences exactes avec leur champ avaient articulé cette charte, avant que je ne l'impose à la correction des conjecturales ». C'est l'effort constant de Lacan d'amener la structure dans le champ des sciences conjecturales, c.à.d. de la psychanalyse.

Mais cet effort, chacun d'entre nous devrait le faire constamment dans sa propre clinique. Je me permets de citer Véronique, c'est par rapport à comment procéder dans la construction d'un cas dans la clinique : « L'idée est de se dégager d'une version narrative rationalisant l'histoire de vie du patient en fonction d'un sens supposé commun, et plutôt de s'orienter sur les éléments *structurants* l'organisation de la vie de la personne. (...) Ne pas noyer la réponse dans des généralités, il y a toujours une *logique* à l'œuvre ». C'est, je dirais, la seule arme qu'on a contre toute forme de psychologisation.

Dans le paragraphe suivant, qui est une seule et longue phrase, Lacan met sur la sellette Kant (à chacun son tour) : « (suivre, être averti de la structure) est le seul levier à pouvoir mettre hors d'état d'y faire couvercle ce qui tourne de la meule : psychologie d'indéchaussable à ce que Kant y relaie Wolff et Lambert, et qui tient en ceci : qu'axée sur le même pivot dont traditionnellement s'embrochent ontologie, cosmologie, sans que théologie leur fasse leçon, l'âme, c'est la connaissance que le monde a de soi-même, et précisément ce qui pare à être reconnu ainsi, de l'alibi d'une Chose-en-Soi qui se déroberait à la connaissance ». Phrase extrêmement compliquée.

Il me semble que ce que Lacan veut dire est qu'il n'y a pas de connaissance qui ne soit d'illusion ou de mythe, et le fait de poser une « Chose-en-soi » comme une réalité qui pourrait être pensée indépendamment de toute expérience possible, serait poser un deuxième monde indépendant, voir *autonome*, par rapport au monde des représentations. Et ça, selon Lacan, c'est de la psychologie : dans ce paragraphe il pose en effet la Chose-en-Soi au même niveau que la psychologie. Pourquoi donc cette équivalence ? Je pense que la psychologie (et par psychologie j'inclus aussi les postfreudiens), tout en reconnaissant la partie dite « subjective », donc tout ce qui du monde est lié à nos propres représentations et fantasmes (alors que c'est le seul monde qu'il y a), garde au même temps la notion de monde « objectif », la « réalité » vraie, le psy étant le garant de cette réalité. Et à partir de là nous avons les pédagogues, les fonctionnaires et la police (pourquoi pas de l'Œdipe).

Alors bien évidemment, on pourrait dire que Kant n'a aucune prétention vis-à-vis de la Chose-en-soi : il dit, tout humble qu'il est, qu'elle est inconnaissable. Mais voyez donc le problème qui en surgit à juste l'énoncer : si une personne lambda nous dit : « De toutes les *Causes du désir* et des *Quarto* qu'on peut lire tranquillement dans notre tour d'ivoire, la

manière de ces formules quantiques.

« Au moins pour un temps », car, comme déjà dit pour la loi de gravitation, elle peut être résorbée dans le sens commun. Pensons à la théorie des ensembles, introduite par Cantor (ce dernier en a payé le prix de sa découverte), est maintenant enseignée à l'école primaire.

Chose-en-Soi psychanalytique nous est inaccessible », eh bien, on pourrait commencer à en baver et fantasmer que peut-être, malgré tout, on pourrait y accéder, peut-être certains y sont déjà, comme l'énonciateur lambda de cet énoncé.

C'est ce que Lacan nous dit au prochain paragraphe : « A partir de là on ajoute aux fantasmes qui commandent la réalité, celui du contremaître ». Je pense qu'il s'est inspiré de l'ouvrage de Karl Jaspers, *Les Grands Philosophes, ceux qui fondent la philosophie et ne cessent de l'engendrer : Kant*. Je vous lis le passage de Jaspers : « [Cette pensée kantienne de la Chose-en-Soi] suggère deux mondes, l'un au premier plan, l'autre caché derrière - un dédoublement du monde. Il peut sembler alors qu'ils existent tous deux, l'un se rapportant à l'autre. Dès lors le deuxième monde, celui qui est derrière, devient un royaume de fantasmes dont tous les contenus proviennent de ce monde-ci, qui est le nôtre ».

« C'est pour ramener à sa fêrulle la révolution freudienne, qu'une clique mandatée pour la lyse-Anna de l'analyse a réédité ce Golem au titre du moi autonome ». Le Golem, un être artificiel, se réfère à la Chose-en-Soi que Lacan met en parallèle au moi autonome. Le substantif « fêrulle », terme de botanique, est par analogie une « Petite palette de bois ou de cuir autrefois utilisée comme instrument de discipline pour frapper les mains des écoliers fautifs ». Au sens figuré et péjoratif, « être sous la fêrulle de » signifie « Direction rigoureuse, autorité sévère, domination, despotisme de quelqu'un ou de quelque chose ». Donc l'ego-psychology a utilisé la « révolution freudienne » comme instrument de domination. « Lyse-Anna » est un jeu de mots avec « analyse », Anna Freud (les analystes en Amérique, notamment Hartmann, se sont surtout basés sur l'ouvrage d'Anna Freud *Le Moi et ses mécanismes de défense*), et le substantif « lyse », qui est en biologie la « Dissolution d'éléments organiques sous l'action d'agents physiques, chimiques ou enzymatiques ». Bref, le pas de Freud a été étouffé, l'ego-psychology étant, en termes marxistes, une superstructure qui est là pour conserver le mode de production capitaliste américain sous l'alibi d'un moi-autonome où le psy en serait le garant, c.à.d. le despote, voir la canaille : c'est bien la lyse de l'analyse.

Ensuite, p.424, Lacan revient à Kant et on voit qu'il le met à nouveau en parallèle avec l'ego-psychology : comme ces derniers ont parés à la révolution freudienne, pour Lacan, Kant a fait un peu la même chose avec la « cosmologie newtonienne », voir avec la révolution copernicienne. Kant dit explicitement dans la deuxième préface à la *Critique de la raison pure* que son ouvrage est analogue à celui de Copernic (B XXII, notes-en bas de page) : « La transformation dans le mode de penser qui est exposée dans la *Critique* et qui est analogue à l'hypothèse de Copernic ».

« (...) c'est à ce que s'y tope quelque part, comme une pomme à un poisson, la formule newtonienne » : en effet, dans la critique de la raison pure, Kant passe très très vite sur la formule de gravitation newtonienne et en lisant le passage, on a l'impression que ça tombe un peu du ciel (B312-B313) (sur les plus de 600 pages de son ouvrage, il en parle juste dans un petit paragraphe).

Disons que pour Kant on ne peut connaître que des phénomènes, et un phénomène pour Kant est ce qui est donné à la sensibilité et pensé par l'entendement (le *Verstand*). Autrement dit, tout doit passer par les sens, et la loi de gravitation universelle n'y échappe pas. Voilà ce que Kant en dit : « La question est donc celle-ci : en dehors de cet usage *empirique* de l'entendement (même dans la *représentation* newtonienne de l'univers), un

usage transcendantal est-il encore possible qui s'applique au noumène comme constituant un objet ? Question à laquelle nous avons répondu négativement » (B313).

Voilà ce qui me semble déranger hautement Lacan : la formule newtonienne n'a rien à voir avec la représentation (rappelons-nous : « il y a des formules qu'on n'imagine pas » p.423) et encore moins liée à l'expérience dite sensible ou empirique.

« Ce qui est sûr non moins de l'expérience dite sensible », veut dire que ce n'est pas elle la condition *à priori* de toute expérience possible, mais bien « la structure ». « (...) non avertie encore de la structure » se réfère bien entendu à la pensée de Kant.

Le paragraphe suivant sur le noumène, j'y ai passé du temps, trop de temps, et je ne l'ai pas compris. Je me permets de la sauter tout en m'excusant. Si quelqu'un aimerait s'évertuer à le travailler et à me l'expliquer par la suite, je lui en serais fort gré. J'avance juste que Lacan parle encore de l'aspect imaginaire, spéculaire, de la *Critique de la raison* « *imaginaire* » et il joue sur les solides de révolution, en disant que ce n'est pas du tout une révolution (ces solides sont obtenus par un jeu spéculaire). Le « DM un peu périmé » me semble vouloir dire que Kant avait du mal à résorber les avancées scientifiques (pensons à *l'Envers*, chapitre XIII, où Lacan dit que « Kant et Pascal se trémoussaient comme deux valets en passe de faire Vatel »).

Je termine ma présentation avec le paragraphe sur la révolution française.

« Que seule la structure soit propice à l'émergence du réel d'où se promeuve neuve révolution, s'atteste de la Révolution » : c.à.d. que la Révolution Française va attester, et ceci par la négative, qu'il ne peut y avoir de révolution pour Lacan que de la structure.

Car, Bonaparte et Chateaubriand en ont réduit cette Révolution à un *utile* pour le retour au Maître : ça tourne rond. « L'Essai » est celui de la thèse de doctorat de l'historien Albert Mathiez : « *La Théophilanthropie et le culte décadent, 1796-1801* », la théophilanthropie étant considérée justement comme une religion très utilitariste.

Et si ce n'est pas sur le plan utilitariste, alors cette révolution se réduit au *futile*, comme pour Alexis de Tocqueville : car si la révolution a fait « shaker » des idéologies de l'Ancien Régime, pour Tocqueville le régime révolutionnaire reste toujours centralisé par son administration, donc il n'y a pas rupture, mais continuité : entre les rois et le régime révolutionnaire c'est du pareil au même : donc futilité de la révolution.

On voit que dans les deux cas, que ça soit utile ou futile, on reste toujours dans le même discours, celui du Maître.

Enfin, si ce n'est pas un utile, ni un futile, on en fait une « *folie* » dont certains « s'extasient » (ce qui me fait penser aux étudiants que Lacan avait rencontré à Vincennes en 69', un s'était presque foutu à poile en voulant faire un « *love-in* sauvage »), et si ce n'est pas s'extasier, alors c'est à « camisolier », donc à interner : plus jamais.

Pour résumer, toute la révolution n'aurait abouti à rien de nouveau... si ce n'était pour Marx.

En effet Lacan dit : « Il en serait ainsi si Marx ne l'avait replacée (cette structure du DM) de la *structure* qu'il en formule dans un discours du capitaliste ». C'est donc un déplacement de discours, seul à être propice à la révolution.

Lacan dira ensuite ce que Marx n'a pas pu articuler dans son discours et ce que Freud a pu amener de son côté. Mais je m'arrête là. Merci !